

## L'«entre» deux mères

moi »<sup>1</sup>

« Personne ne peut connaître LVS, ni vous ni

« Toutes les femmes de mes livres quel que soit leur âge, découlent de LVS c'est-à-dire d'un certain oubli d'elles-mêmes »<sup>2</sup>

Dans l'Étourdit (1972), Lacan aborde la relation mère-fille en précisant « (...) l'élucubration freudienne du Complexe d'Œdipe, qui fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (Freud dixit) contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père, ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage »<sup>3</sup>.

« Le ravisement de LVS » (1964) et ce que nous dit, ici, Lacan autour de la relation mère-fille m'amène à cette question : comment une fille, comme femme, fait-elle l'épreuve d'être confrontée à « un certain oubli d'elle-même » qu'éprouve aussi sa mère en tant que femme ?

Ces quelques mots de Laure Adler, « Ça parle Duras. Ça parle en nous souvent et pour nous quelquefois secrètement »<sup>4</sup> constituent la trame de ce qui suit.

« Secrètement », au plus intime de soi, que nous dit et surtout tait « Le ravisement de LVS » pour qu'une sensation d'inquiétante étrangeté ne nous saisisse ? Encore et en-corps.

Michèle Montrelay précise, si justement, ce que nous éprouvons à la lecture de ce roman : « Le ravisement de LVS ouvre sur cette mémoire vide (...) on n'est plus maître de sa lecture (...). On lit, on lit sans s'arrêter, mais, au fur et à mesure, on oublie profondément (...) ce roman vous dessaisit de votre pensée (...) il met tout au service d'un certain rien ».<sup>5</sup>

Ce « on », qui surgit là où disparaît le sujet, est fréquemment utilisé dans cette fiction ; s'y ajoutent des phrases inachevées laissées en suspens, des repères temporo-spatiaux incertains...ces procédés d'écriture nous embrouillent au point parfois de s'y perdre : qui dit quoi ? De qui, de quoi s'agit-il ? Questions qui reviennent régulièrement dans nos séances de cartel, ce qui nous laisse parfois, pour le moins, perplexes...

Montrelay nous permet de saisir la nature de cette mémoire vide, de cet oubli lorsqu'elle

---

<sup>1</sup> Marguerite Duras, « Ecrire », Folio, 2022, p20.

<sup>2</sup> Marguerite Duras, « La vie matérielle », Folio, 2022, p 36.

<sup>3</sup> Jacques Lacan, « L'Étourdit », Autres Ecrits, éditions du Seuil, 2001, p 465.

<sup>4</sup> Laure Adler, « Marguerite Duras », Folio, 2021, p 15.

<sup>5</sup> Michèle Montrelay, « L'ombre et le nom -sur la féminité », éditions de minuit, 1975, p 9.

précise, « Lol est cette partie de nous-mêmes », qui « se tient du côté de la Chose (...) dans l'Ombre, à jamais rejetée au-dehors, inhumaine, tapie quelque part comme une bête. Sans elle, l'inconscient ne peut exister »<sup>6</sup>

Lol V Stein évoque pour Montrelay ces patientes dont la parole est compacte, trouée de silence ; il s'agit d'une clinique située dans un espace qui serait celui du ravissement, où la séduction hystérique n'a pas cours.

Le ravissement, la fascination, immobilisent mais d'abord appellent irrésistiblement. Le « ravissement » décline un aspect du « ravage »<sup>7</sup> il y a parenté étymologique de ces deux mots (rapire : emporter violemment – piller...).

Le ravissement-ravage en tant que rapt entraîne une perte, non symbolisable par le sujet, de l'image de son corps dans le désir de l'Autre, provoquant une chute du sujet ; arrachement de l'image où le sujet rompt avec son corps et sa féminité. Dans cette expérience, s'éprouve l'anesthésie des affects, émotions, sentiments amoureux ou haineux. Il ne s'agit ni de rivalité ni de jalousie mais « d'abolition du sentiment », alors « Qu'est-ce à dire qu'une souffrance sans sujet ? » demande Duras, « Cette étrange jouissance qui nous désabonne à toute douleur ».<sup>8</sup>

Lol est « ce trou dans le tissu des mots »<sup>9</sup>, signifiant forclos de l'inconscient qu'est le féminin, cette inconsistance auquel fait écho ce que Lacan écrit S(Abarré) dans sa théorie de la sexuation.

S(Abarré) -comment dire le vide ? - symbolise l'opacité de la jouissance féminine, de ce fait, les femmes y sont plus concernées. Lacan au-delà de la jouissance phallique indexe la position de la femme à la jouissance dite pas-toute phallique qui renvoie spécifiquement à la question de la féminité échappant à toute symbolisation ; ce « Mot-absence »<sup>10</sup> qui engendre cette sensation d'étrangeté, d'absence à soi-même, « Lol n'était jamais bien là »<sup>11</sup>. Jouissance Autre qui s'éprouve, le corps peut en être envahi (relation sexuelle – gestation – accouchement – maladie...).

Le ravage concerne une jouissance errante qui se manifeste sous la forme d'une image persécutive ; jouissance étrangère qui fait intrusion, dérange « le moi au point de rendre saillante la « couleur paranoïaque » du moi de celle qui s'en effraie »<sup>12</sup>. Ceci fait lien avec ce que dit Freud : « Je soupçonne que l'on trouve dans la dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme »<sup>13</sup>.

---

<sup>6</sup> Michèle Montrelay, « L'ombre et le nom – sur la féminité », op. cit p 23.

<sup>7</sup> Vanessa Brassier, « Le ravage du lien maternel », éditions L'Harmattan, 2022

<sup>8</sup> Marie Pesenti-Irrmann, « Lacan à l'école des femmes », éditions Erès, 2020

<sup>9</sup> Esther Tellermann, « Autour du texte de Michèle Montrelay et Jacques Lacan de Lol V.Stein de Marguerite Duras »

<sup>10</sup> Marguerite Duras, « Le ravissement de LVS », Folio, 2020

<sup>11</sup> Marguerite Duras, op.cit.

<sup>12</sup> Marie- Helène Brousse, « L'étrange qui erre », Forum Europeo Roma.

<sup>13</sup> Sigmund Freud, « Sur la sexualité féminine », La vie sexuelle, P.U.F, 1982, p 141

L'épreuve du ravage est conflictualité et s'avère nécessaire pour sortir du ravissement, zone de non-conflictualité. Il s'agit d'y entrer pour pouvoir en sortir.

Freud, qui dans ce même écrit, exprime son étonnement lorsqu'il découvre l'importance du lien maternel originaire notamment pour la fille : « Tout ce qui touche au domaine de ce 1<sup>er</sup> lien à la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable »

Nous faisons nôtre l'hypothèse que le ravage est inscrit dans le destin de toute femme, au moins en puissance, et il se joue fondamentalement dans le rapport à la mère. Il n'est pas contingent mais un fait de structure inhérent au lien spécifique qui unit une fille à son Autre maternel. En faisant du ravage un phénomène contingent dû aux défaillances de la mère de la réalité, de sa méchanceté, il y a risque d'é luder sa dimension fantasmatique et structurale.

Duras n'aura de cesse tout au long de son œuvre d'écrire, de décrire le ravage maternel pour en réchapper : « L'écriture est la seule chose qui soit plus forte que ma mère »<sup>14</sup>. Ecrire pour faire barrage-ravage contre l'envahissement de la jouissance maternelle.

L'écriture fait barrage au ravissement, elle est du côté du ravage avec la mère<sup>15</sup>. Par l'écriture il s'agit de border la Mère - la jouissance de l'Autre – et le Féminin - la jouissance Autre- cet Autre absolu. Deux jouissances illimitées, corporelles, non symbolisables à la différence de la jouissance phallique.

Quand la jouissance de l'Autre – Autre non troué, fantasmé comme tout puissant, jouissance en -delà du phallique - vient se substituer ou se confondre avec la jouissance Autre, féminine, - Autre absolu, inconsistant, au-delà du phallus - il y a ravage.

Ce que nous retrouvons avec « L'homme-ravage » que Lacan mentionne dans son séminaire « Le Sinthome » (1975). Il y a ravage dans le lien à un homme lorsque le désir amoureux de celui-ci chute car l'identification phallique qui soutenait cette femme et le voile posé sur l'absence du signifiant de la féminité s'effondrent à cet « instant précis », pour reprendre l'expression de Duras. Par cette confrontation au silence-*vide-S*(A barré), cet homme prive de toute possibilité de recours subjectif devant la jouissance maternelle, cet Autre maternel imposant, implacable que cet homme fait surgir. Il y a alors pétrification du « sujet » qui est alors renvoyé à son statut d'objet réel<sup>16</sup>.

Le ravage, pour l'essentiel, n'appartient pas au registre phallique ; il est la conséquence de la jouissance féminine et en cela il n'est pas revendication telle que Freud l'évoque avec le Penisneid ; il s'agit d'une attente d'un appui, adressé à la mère, qui permette de supporter l'existence, attente d'un « plus d'être », d'un plus de « substance » écrit J A Miller.

Lol cherche un appui dans ses promenades-errances à partir desquelles elle tente de revivre un instant précis de la scène du bal.

---

<sup>14</sup> Marguerite Duras, *Apostrophe* du 28/11/1984.

<sup>15</sup> Marie- Magdeleine Lessana, « Entre mère et fille : un ravage », éditions Pluriel, 2022

<sup>16</sup> Sophie Marret-Maleval, « Le pas- tout sans le ravage »

Duras pour évoquer cette instantanéité fait résonner le vide : « une chose qui ne l'a pas été aurait dû être tentée (...) Lol ne « dispose d'aucun souvenir même imaginaire, elle n'a aucune idée sur cet inconnu (...) innommable faute d'un mot(...) Lol (...) a cru, l'espace d'un éclair que ce mot pouvait exister. Faute de son existence, elle se tait. C'aurait été un mot -absence, un mot-trou (...) On n'aurait pu le dire mais on aurait pu le faire résonner (...) ce mot qui n'existe pas, pourtant est là : il vous attend au tournant du langage, il vous défie »<sup>17</sup>.

L'identité de Lol, sa « subsistance-substance d'être » semble tenir à la vision du geste érotique - le dévoilement de l'Autre femme - dont elle a été privée et la laisse « dans une identité de nature indécise qui pourrait se nommer de noms indéfiniment différents»<sup>18</sup>.

Lol témoigne de l'instabilité de « l'identité féminine », instabilité de structure, ce que condense Gérard Pommier<sup>19</sup> lorsqu'il précise que l'image du corps féminin est fragile parce qu'elle ne subsiste que dans la dépendance du désir et de l'amour (d'un partenaire) qui font nouage entre l'image et le corps.

En l'absence de cette image qui est de donner corps à cette jouissance indicible spécifique du féminin en venant voiler le vide, Lol est renvoyée à un silence sans appel, « elle se tait ». Ni image ni signifiant ni regard, plus rien ne fait nouage, le corps chute. « Quand elle ne les vit plus, elle tomba par terre, évanouie »<sup>20</sup>.

Ce mot qui n'est pas « vous défie » dit Duras qui relève le défi, elle écrit - est /cri – elle fait résonner le vide, sans en colmater le trou par une écriture énigmatique, trouée, en suspens qui doit atteindre « l'inconnu que l'on porte en soi (...) ça ou rien »<sup>21</sup>. L'exigence doit être à la hauteur de la tâche qui est de se confronter à la Mère : « Le livre fait ce miracle (...) ce qui est écrit a remplacé ce qui a été vécu ».

Par un travail de substitution – de sublimation « (...) ce moment où une substance qui se différencie est en train de s'élever à la dignité du signifiant »<sup>22</sup> – s'extraire de la relation à la mère, comme Autre maternel tout puissant, en faisant bon usage de la profanation c'est-à-dire en trouant, en déconsistant ce qui s'est sacralisé dans le rapport à l'Autre au point de faire ravage. Ne plus défier cet Autre ou « De la mère s'en passer pour ne plus la servir »<sup>23</sup>.

Cela en passe par l'affrontement, précédé d'un temps indispensable à l'assomption de la féminité, temps du lien 1<sup>er</sup> à la mère, où Freud repère un attachement enfoui à la mère ; « là se profile un corps érotique vu dans la fulgurance de l'instant volé, persécutif, moment

---

<sup>17</sup> Marguerite Duras, « Le ravissement de LVS ».

<sup>18</sup> Marguerite Duras, op.cit.

<sup>19</sup> Cité par Vanessa Brassier, « Lol V Stein : du ravissement au ravage ».

<sup>20</sup> Marguerite Duras, « Le ravissement de LVS »

<sup>21</sup> Marguerite Duras, « Ecrire », Folio, p 52

<sup>22</sup> Michèle Montrelay, « L'Ombre et le Nom »

<sup>23</sup> Colette Soler, « Ce que Lacan disait des femmes », éditions du champ lacanien, 2019

obscène, douloureux, déchirant ; image mythique de la femme qui viendrait s'interposer entre mère et fille »<sup>24</sup>; cette image s'édifie là où les tentatives de fixer une identité sexuelle ne fonctionnent pas.

Une mère qui ne se présente à sa fille que sous la figure d'une mère châtrée rend l'opposition mère-fille plus que difficile car elle ne peut lui donner accès à une image idéalisée « comme mythe narcissisant d'elle-même »<sup>25</sup>, la fille reste alors en souffrance d'une image de femme, pour elle inaccessible.

Mais si le détachement nécessaire de la fille à l'égard du corps maternel ne s'accomplit pas, si la fille reste fascinée, si « l'emprise érotique maternelle » reste prégnante alors la mère ne peut que garder le monopole de cette image idéalisée. C'est la pente du ravissement, la fille ne peut sortir du ravage.

Une fille peut ne pas pouvoir être en lutte directement à sa mère, elle trouve alors une autre femme qui est choisie, le plus souvent, parce qu'elle apparaît comme une mère tout en étant une femme désirable. Elle est vue désirée par un homme. Celle qui trouve cette autre femme qui incarne à ses yeux « l'avance érotique » qui la ravit se situe alors sur une ligne de bascule entre se laisser ravir – s'oublier soi-même comme le fait Lol V Stein – et se défendre, entrer dans le ravage, s'affronter, chercher sa force contre ce ravir qui la menace.

L'adolescence pour une fille est souvent le point culminant du ravage car c'est à ce moment-là tout particulièrement qu'elle voit son propre corps se métamorphoser. Elle peut voir le corps de sa mère comme le lieu du fascinant et une mère peut être troublée de voir sa fille devenir désirable.

A l'intérieur du fonctionnement phallique, avec la mascarade, une mère peut suggérer à sa fille quelque chose du féminin à travers sa façon d'habiter son corps de femme et d'investir sa propre image narcissique. « La féminité et le déguisement ne se distinguent pas » écrit Joan Rivière dans « La féminité en tant que mascarade ».

Dans le roman, nous assistons à un dédoublement de la figure maternelle représenté d'une part par A M Stretter - mère trop femme - et d'autre part par la mère de Lol - mère trop mère.

A l'entrée du bal, A M Stretter est accompagnée de sa fille que l'on peut supposer être du même âge que Lol ; 2 jeunes filles, des presque encore adolescentes. Nous pouvons faire l'hypothèse que Lol se reconnaît dans cette jeune fille dont nous ne connaissons pas le nom mais pour laquelle nous avons quelques éléments indiquant la nature de la relation à sa mère, AM Stretter.

Dans un 1<sup>er</sup> temps, mère et fille semblent unies par une certaine complicité « (...) la femme la plus âgée s'était attardée un instant à regarder l'assistance puis elle s'était retournée en souriant vers la jeune fille qui l'accompagnait. Sans aucun doute possible celle-ci était sa fille », mais également unies par leur similitude physique : « elles étaient grandes toutes les deux,

---

<sup>24</sup> Marie Magdeleine Lessana, « Entre mère et fille : un ravage », 2022.

<sup>25</sup> Dominique Guyomard, « L'effet- mère », éditions PUF, 2009.

bâties de même manière (...) leur marche de prairie à toutes les 2 les menait de pair où qu'elles aillent ».

Cette proximité corporelle et affective semble les rendre inséparables.

Mais très vite, la maladresse de la fille participe par contraste à la mise en valeur de la mère : « si la jeune fille s'accompagnait gauchement encore de cette taille haute, de cette charpente un peu dure (...) l'ossature (de la mère) admirable de son corps et de son visage se dessinait ».

Voilà la fille renvoyée à sa gaucherie, éjectée du champ de la féminité.

De plus, la complicité mère- fille du début de la scène du bal fait place à l'indifférence de la mère toute à sa Jouissance de femme : « Il y avait longtemps déjà que la fille d'A M Stretter avait fui. Sa mère n'avait remarqué ni son départ ni son absence, semblait-il ».

La fille ne quitte pas le bal, « elle fuit », confrontée à l'énigme du féminin que vient soudainement présentifier sa mère ; « l'érotique maternelle » s'exhibe.

A M Stretter présentifie la mère trop femme, ravisseuse d'image et de désir, en présence de sa fille et de Lol.

De la mère de Lol, nous ne savons que très peu. Elle fait son entrée dans le bal beaucoup plus tardivement mais bruyamment : « en les injuriant, elle leur avait demandé ce qu'ils avaient fait de son enfant ». Elle est décrite comme possessive « son enfant » qui renvoie Lol à son statut d'enfant asexué ; Lol est maintenue dans un état de dépendance à sa mère par les interventions de celle-ci ; elle va ainsi passer des mains de sa mère à celle de son mari : « Lol fut mariée sans l'avoir voulu » et sur « la demande de sa mère ».

La mère de Lol présentifie le pôle de la mère archaïque, maternelle, ravisseuse d'enfant maintenant sa fille dans le ravissement en l'isolant de toute réminiscence du bal et en la mariant sans son consentement. Elle est « d'un certain âge » là où pour A.M.Stretter, il semble dérisoire de se demander : « Etait-elle belle ? Quel était son âge ? ». Le seul questionnement qui vaille au sujet d'A M Stretter concerne le savoir singulier, unique de cette femme : « qu'avait-elle connu, elle, que les autres avaient ignoré ? »

Dans la scène du bal, il n'y a pas deux images qui se confrontent, qui rivalisent ; il n'y en a qu'une, celle d'A M Stretter, « dans sa robe noire à double fourreau de tulle également noir, très décolletée », alors que la robe de Lol « lui donne un corps de pensionnaire grandie » ; sa robe n'est pas parure mais accentue son côté enfant, corps asexué. Ici, pas de mascarade.

Le temps est arrêté, fixé à cet instant traumatique.

L'image de son corps lui étant dérobée, les identifications vacillent : « je ne comprends pas qui est à ma place » dit Lol. Le corps de Lol est un corps déserté par la libido, « corps abandonné, comme mort (...) odeur fade (...) froideur mortelle (...) quelque chose de lourd à remuer... » , c'est un corps en trop, un corps déchet. Lol s'est trouvée devant un réel, celui du couple et de l'énigme du féminin. A.M.Stretter, fantasmée détentrice de l'agalma du féminin et du savoir sur la jouissance est supposée savoir ce qu'est une femme pour Lol. Tel serait le secret que Lol

cherche à capter et dont elle reste otage, attendant que cette femme-mère le lui livre. ; elle ou une autre.

C'est de retour à S Tahla après le décès de sa mère, décès qui ne l'affecte pas, 10 ans après la scène du bal, que Lol se remet en mouvement :

« Puis un jour ce corps infirme remue dans le ventre de Dieu ».

Je m'arrête aujourd'hui sur cette palpitation....

Bernadette Dieux